

que l'on désigne ainsi, dans certains cas, sous l'effet d'„indices connexes“ (*garā'in*), une interprétation jugée conforme à l'intention du Législateur²⁸.

*

L'essentiel, de toute manière, est de constater que dans les deux problèmes évoqués une spécificité zāhirite chez Ibn Tūmart est loin de pouvoir être affirmée. Tout au plus serait-il loisible d'évoquer l'attitude ḥazmienne à l'occasion de l'attachement étroit à la sémantique scripturaire, qu'Ibn Tūmart professe en effet: mais rappelons qu'à des nuances près dans le degré de systématisation bien des maîtres des différentes écoles sunnites, à commencer par aš-Šāfi'i, ont mis l'accent, pour justifier leur intelligence des textes, sur les règles et usages de la langue arabe comme critères décisifs. En ce domaine des *uṣūl al-fiqh*, j'ai déjà, dans mon étude ancienne portant sur un autre point, détaché plus nettement encore Ibn Tūmart d'Ibn Ḥazm. Et n'oublions pas, au surplus, parce que ceci est d'une importance capitale, que le Mahdī almohade acceptait, tout en lui assignant certaines limites, le raisonnement par analogie ou *qiyās*, dont le zāhirisme était l'ennemi juré. Que reste-t-il, après de semblables observations, du prétendu zāhirisme d'Ibn Tūmart?

²⁸ *Mustaṣfā*, II, pp. 11—12 et suiv., et référ. ci-dessus.

CLAUDE CAHEN
(Paris — Sorbonne)

REFLEXIONS SUR LA CONNAISSANCE DU MONDE MUSULMAN PAR LES HISTORIENS

Tadeusz Lewicki a réparti son activité scientifique en deux grands domaines: l'Afrique, surtout le Maghreb et, depuis peu, l'Afrique noire occidentale, et les apports des géographes arabopersans, surtout orientaux, à la connaissance du monde slave médiéval. Je ne suis, hélas! qualifié pour apporter de contribution ni à l'une ni à l'autre de ces recherches. M'occupant du monde musulman surtout oriental, j'ai simplement pensé que je pourrais essayer d'établir un pont entre mon Orient et l'Occident de notre éminent collègue. Qu'il veuille bien m'excuser de n'avoir pu faire plus.

Le problème que je traite ici est le suivant. Il est bien connu que les Musulmans ont toujours eu d'une certaine manière, même si elle se matérialise difficilement dans la vie politique, une conscience profonde de la *'umma*. Cette *'umma* est évidemment conçue sur un plan moral comme la communauté de tous les hommes qui adhèrent à la foi musulmane sans considération de race, de position géographique ni de moment historique. On pourrait néanmoins s'attendre, dans une civilisation qui a toujours eu le sens de l'histoire, à ce que la conscience de la *'umma* s'accompagnât d'un souci de connaître l'histoire effective de tous les peuples musulmans. Or force nous est de constater, étrangeté qui n'a peut-être pas été remarquée¹, la quasi-absence, ou en

¹ Rien dans la *History of Muslim historiography*, si riche, de Rosenthal.

tous cas l'apparition seulement tardive, d'un tel souci. Illustrons un peu ce propos.

Bien entendu les Musulmans des bords du Tage ou de l'Oxus n'ont pas moins que ceux des Villes Saintes d'Arabie voulu connaître les faits et gestes de leur Prophète et de ses Compagnons²; cela les obligeait à une certaine connaissance de l'Arabie en un moment de l'histoire, sans que cela signifiât naturellement aucun intérêt pour cette Arabie en elle-même. Pourtant, Arabes ou arabisés, ils ont aussi soigneusement conservé le souvenir de la vie préislamique en Arabie du peuple maintenant dispersé sur un quart du tour de la Terre; une incitation entre d'autres à cet intérêt pouvait se trouver dans la valeur sociale, voire matérielle, des généalogies³; mais on ne voit pas qu'il en ait résulté aucun souci spécial de connaître la vie subséquente de ceux des Arabes qui étaient restés en Arabie, alors même que chaque année un certain nombre de Musulmans se rendaient dans cette Arabie à l'occasion d'un Pèlerinage à valeur hors du temps et de l'espace. Il est certain aussi qu'il y a eu une littérature des Conquêtes, où le lecteur est promené à travers le tout ou une certaine partie des pays désormais soumis à la Loi de l'Islam; là encore l'attrait pour la période héroïque se doublait d'un intérêt pratique⁴, les conditions de chaque conquête pouvant avoir des conséquences sur l'organisation ultérieure des pays conquis; mais cette littérature s'arrête, en gros, avec la stabilisation des frontières et des premières mesures d'organisation, elle n'entraîne apparemment, là où elle est connue, aucun désir particulier de savoir ce qu'il est ensuite advenu des provinces ou Etats au loin ainsi constitués. Et si alors nous dépassons la période des origines, plus ou moins largement comprise, et considérons l'attention portée par

² Les ouvrages classiques orientaux les ont dans l'ensemble atteints mais il en a aussi été composé en Occident, tel *K. al-Iktifâ'* d'al-Kalâ'i édité par H. Massé.

³ Rappelons que c'est à l'Occidental al-Bakrî qu'est dû l'un des principaux dictionnaires historico-géographiques de l'Arabie ancienne, et que le grand écrivain et penseur andalou Ibn Hazm n'a pas négligé de composer un ouvrage spécial sur les généalogies tribales arabes.

⁴ Ainsi que l'a montré particulièrement pour Ibn Abdalhakam R. Brunschvig, dans les „Annales de l'Institut d'Et. Orientales d'Alger“, VI/1947.

les Musulmans à connaître le monde musulman chronologiquement plus proche d'eux⁵, nous constatons une assez étrange contradiction.

D'un côté nous avons les géographes, qui, s'ils ont relativement peu étudié, encore que non systématiquement ignoré, les territoires extérieurs au Dār al-Islām, ont donné de celui-ci une description approfondie s'étendant souvent à la totalité des pays qu'il englobait, si bien que, pour le moderne, la documentation dont il dispose pour la connaissance de l'Occident musulman peut en partie reposer sur des géographes orientaux (Ya'qūbī, Ibn Hauqal, etc.) et réciproquement celle de l'Orient sur des auteurs occidentaux (Idrīsī, etc.)⁶. Mais, au même moment où fleurit cette littérature géographique, les historiens de chaque pays manifestent pour une éventuelle connaissance de l'histoire des autres une indifférence à peu près totale. Deux exemples en sont particulièrement éloquentes: celui de Ya'qūbī qui, comme géographe, décrit avec détails l'Afrique du Nord, où il a été, et qui, comme historien, ne connaît plus rien en dehors de l'Orient; et celui de Tabarī qui, tenu par des générations d'historiens pour être la Somme de la connaissance relative aux trois premiers siècles de l'Hégire, n'a cependant trouvé moyen, sur les milliers de pages de son Histoire, de consacrer que quelques lignes en tout aux événements de l'Occident, dont les plus importants lui sont inconnus ou indifférents.

Qu'on m'entende bien. Il y a eu presque partout des chroniqueurs qui se sont attachés à relater les faits du pays qui était

⁵ En Ifriqiya, porte de l'Occident sur l'Orient, on a peut-être porté intérêt compréhensiblement à la lutte entre Omayyades et Abbasides, puisqu'on se trouvait dans l'obédience théorique des Abbasides, mais à proximité de l'Espagne omayyade. D'un tel intérêt possible témoigne peut-être encore au VI/XIIe siècle l'ouvrage conservé sur ce sujet de Bayasī (Brockelmann GAL Suppl. I, 588—589).

⁶ Idrīsī, qui écrit sous les Normands de Sicile, est évidemment un cas un peu spécial, mais auparavant déjà al-Bakrī avait incorporé à son ouvrage géographique des chapitres sur l'Orient empruntés aux géographes de là-bas, et au XIIIe siècle — mais ici nous débordons un peu notre époque présente — nous devons à l'Andalou Ibn Sa'īd d'importantes informations sur l'Orient, où il faut cependant se rappeler qu'il a passé toute la seconde partie de sa vie.

le leur, et autour du Califat, qui exerçait une tutelle plus ou moins effective sur des pays divers et en recevait des informations, l'horizon a pu être plus vaste. Là même, Ṭabarī en témoigne, il n'était pas oecuménique, et ce qui nous importe ici est que les chroniqueurs d'un pays ou groupe de pays se désintéressaient des autres et que probablement même leurs lecteurs se préoccupaient peu de suppléer à cette carence par l'acquisition de chroniques étrangères. Ṭabarī, il est vrai, a été connu en Espagne, au Yémen, en Asie Centrale, partout sans doute, mais il a peu été réutilisé hors des zones centrales du monde musulman par les historiens des deux ou trois siècles postérieurs. Un peu après lui Ṣūlī, Mas'ūdī peut-être ont encore eu une diffusion presque comparable. Mais de leurs successeurs pendant plusieurs siècles aucun ne paraît plus y avoir atteint; si l'on peut déduire de l'existence d'un manuscrit maghrébin que Muhammad b. 'Abdalmalik al-Hamaḍhānī (mort en 525), continuateur tardif de Ṭabarī⁷, a été connu en Afrique du Nord, rien n'indique que ç'ait été le cas, ni en Espagne, d'auteurs aussi importants, que Miskawayh ou Hilāl aṣ-Ṣābī, l'un et l'autre également, à leur manière, antérieurement continuateurs du même Ṭabarī. Et en tous cas, si l'on trouve encore peut-être une amorce de curiosité pour les ouvrages irakiens tenus pour un peu oecuméniques, il ne me semble pas que l'on puisse trouver en Occident musulman de curiosité pour aucun ouvrage historique proprement oriental même en arabe, qu'il vienne d'Iran ou du Yémen⁸, et cela est encore beaucoup plus vrai en sens inverse, ou sûrement aucun historien d'époque classique vivant en Orient au sens le plus large, Iraq, Syrie et Egypte comprise cette fois, n'a manifesté de curiosité pour ce qui avait pu être écrit au Maghreb ou en Espagne. Plus largement, nous constatons, je le répète, que même l'Expérience des Nations de Miskawayh se concentre sur l'Iraq, connaît secondairement l'Iran, a de rares allusions à l'Egypte, et ignore l'Occident; a fortiori les autres. Réciproquement, si Arīb⁹ a continué Ṭabarī pour un demi-

⁷ *Takmila*, éd. Kan'an, d'après ce manuscrit, jusqu'ici paradoxalement, unique.

⁸ Même les Fatimides, une fois partis du Maghreb en Egypte, occupent très peu de place dans l'historiographie maghrébine.

⁹ Cas un peu spécial, sans qu'il faille trop y insister, puisque c'était un Chrétien.

siècle en combinant à des connaissances espagnoles et occidentales la continuation égyptienne de Ṭabarī par Ferghānī¹⁰, voire des extraits de l'Iraqien Ṣūlī, il n'y a plus rien ensuite de comparable; et si en Egypte encore, vice versa, le *Kitāb al-'Uyūn* rédigé par un anonyme au XII^e siècle¹¹ combine à ses sources orientales, dont Miskawayh et Ferghānī, le maghrébin d'Ifriqiya Ibn al-Djazzār, c'est un cas exceptionnel, dû peut-être à ce que le manuscrit d'Ibn al-Djazzār avait été apporté en Egypte par des exilés, et qui constitue en un sens l'exception qui confirme la règle, car, beaucoup moins complet chronographiquement que les sources orientales, l'ouvrage utilisé d'Ibn al-Djazzār l'a visiblement été par défaut, et l'auteur n'a rien trouvé d'autre¹². Des remarques similaires pourraient être faites pour l'est iranien ou, une fois traduit Ṭabarī (en version abrégée), on n'écrit plus, même sous les Seldjuqides, que sur soi.

A quoi est due cette carence, comparée à la relative information synchronique des géographes, et, ajoutons-le, des auteurs de recueils littéraires, scientifiques, etc.¹³. Evidemment, l'auteur peut noter, dans les ouvrages de ces derniers genres, les informations qu'il trouve, même incomplètes, sans que les lacunes ressortent trop, tantôt parce qu'il s'agit de caractères intemporels, tantôt parce qu'on a affaire à des individus dont il n'est pas nécessaire d'exposer l'histoire en continuité les uns avec les autres. Il est certain qu'on recevait dans les grandes métropoles des nouvelles de ce qui se passait ailleurs, néanmoins ces nouvelles étaient fortuites, discontinues, et exigeaient donc pour être insérées dans une chronique un travail de recomposition qui ne correspondait pas à ce qu'avaient à faire les chroniqueurs pour la partie centrale de leur oeuvre, et dont même ainsi le résultat pouvait être peu

¹⁰ Je ne peux justifier ici le qualificatif d'égyptienne, qui exigera une étude détaillée, mais résulte en gros clairement du contenu de l'oeuvre telle qu'elle apparaît dans les extraits conservés et des pays où elle a été connue (Espagne, Egypte, Syrie, pas ailleurs).

¹¹ Edition sous presse à Damas par Amor Saïdi.

¹² On doit des ouvrages historiques sur l'Orient aux Espagnols Ibn Sa'id et Ibn Dahya au XIII^e siècle, mais ils vivent en Orient.

¹³ Exemples entre bien d'autres aux deux bouts du monde musulman, Ibn 'Abd Rabbihi et Tha'alabi; en science, plus tard, Ibn al-Qifti et Ibn abi Usaybi'a; le moraliste Tartushī.

satisfaisant: d'où tendance passive à s'abstenir. Néanmoins ce motif technique n'est pas une explication tout-à-fait suffisante, puisque par la suite il n'a pas arrêté quelques auteurs. Il paraît difficile d'échapper à la conclusion que l'histoire des divers pays musulmans, en raison de son aspect particulariste, intéressait moins que leurs apports à la commune civilisation ou même les images géographiques à additionner pour composer une vue globale du Dār al-Islām. Naturellement cette constatation, si elle existe, n'est pas encore vraiment une explication, mais là je m'avoue incompetent.

L'image se renverse en une certaine mesure à la fin du Moyen Age, et c'est là le paradoxe qu'il faut expliquer. Après Yāqūt, Ibn Sa'id¹⁴, Dimashqī, Qazwīnī, Abu'l-Fédā¹⁵, al'Umārī, qui jalonnent le XIII^e siècle et les premières décades du XIV^e, il n'y a plus de grand géographe¹⁶; après Ibn Baṭṭūṭa, dans le second quart du XIV^e, plus de grand voyageur ayant raconté ses voyages. Par contre, et bien que le monde musulman soit politiquement divisé, il y a un intérêt mutuel plus grand de chacune des parties qui le composent pour l'histoire aussi bien des autres.

Même s'il a de légers précurseurs, l'initiateur, et du coup le seul auteur à avoir véritablement réussi à écrire originalement une histoire générale du monde musulman dans toutes ses parties ou peu s'en faut est Ibn al-Athīr qui, étrangement, ne vivait même pas normalement dans une des grandes métropoles culturelles de son temps (début du XIII^e siècle). Je ne sais si l'on a jamais suffisamment souligné cet extraordinaire mérite d'un auteur dont on s'est parfois plus à reconnaître les qualités d'exposition et l'intelligence, mais dont on a aussi relevé certaines partialités dans l'exposé des faits de son temps et de son pays, et critiqué le caractère de compilation (comme si tout historien n'était par la

¹⁴ Ed. Juan Vernet, Tétouan 1957; G. Potiron, Thèse Sorbonne 1964.

¹⁵ Qui copie Ibn Sa'id.

¹⁶ Même chez ces géographes, il serait intéressant de remarquer qu'Iḍrīsī, qui a été connu de Yāqūt, ne paraît pas l'avoir été des autres, et quand Abu'l-Fédā connaît quelque chose de l'Occident, c'est grâce à Ibn Sa'id, qui le guide à travers presque tout le Dār al-Islām. Qazwīnī, après trois siècles, connaît directement ou non le premier et le seul en Orient l'exposé sur l'Europe du Juif espagnol Ibrahim b. Yaḳūb at-Tartushī, connu bien plus tôt en Occident par al-Bakrī.

force des choses une certaine façon de compilateur). Ce qui nous importe ici est qu'Ibn al-Athīr est parvenu à trouver une documentation suffisante pour écrire, sur l'histoire aussi bien du Maghreb ou de l'Espagne que de l'Asie Centrale, des chapitres d'une qualité qui en fait pour nous-mêmes une source à consulter à égalité avec les sources autochtones; pour l'époque de Tabarī même, il ne s'est pas contenté de résumer son illustre devancier; il s'est procuré les oeuvres de chroniqueurs qui avaient écrit sur ces pays, mieux que n'avait su le faire Mas'ūdī (du temps duquel il y en avait un peu moins), tels l'histoire d'Espagne d'ar-Rāzī ou d'Ibn Ḥayyān¹⁷ ou l'histoire de Qayrwān, en réalité de l'Ifriqiya et environs, dont l'auteur, 'Abd al-'Azīz b. Shaddād, ayant fini sa vie en exil en Egypte, y avait laissé son manuscrit, désormais utilisé par toute une série d'auteurs orientaux¹⁸. Puis, en approchant de son temps, les chroniques de devanciers lui manquant, Ibn al-Athīr a réussi à réunir des informations de marchands et autres encore suffisantes en général pour lui permettre de donner un exposé suivi de l'histoire de la plupart des pays au passé desquels il s'était préalablement intéressé. Il y a là une réussite inégale qui témoigne certes à la fois d'un particulier savoir faire de l'auteur, mais aussi par opposition de la relative indifférence de ses devanciers. Après lui un seul auteur a eu une ambition plus explicitement encore analogue, et plus large si l'on veut puisqu'il joignait aux événements des obituaires, Dhahabī dans son *Ta'riḫh al-Islām*, Histoire de l'Islam; mais il ne parvient pas à un égal équilibre, et de toute façon son exposé repose précisément pour une large part sur celui d'Ibn al-Athīr. A celui-ci comme source bien des auteurs ont préféré par exemple Sibṭ b. al-Djauzī, moins large et moins intelligent, mais plus pratique dans sa disposition chronographique plus rigoureuse, et plus détaillé sur la Syrie.

Au temps de Dhahabī cependant une nouvelle conception de l'histoire oecuménique du Dār al-Islām faisait son apparition.

¹⁷ Voir en dernier lieu E. Ferré, *Une source nouvelle pour l'histoire de l'Espagne musulmane*, dans „Arabica“ XIV/1967 p. 320 sq.

¹⁸ Voir à ce sujet la dissertation de C. Brockelmann, *Das Verhältniss von Ibn al-Athīr's Kāmil zu Tabarī*, 1890, et les notes éparses dans la traduction d'Ibn Khallikān par De Slane.

Ibn Zāfir¹⁹ et quelques autres²⁰ en avaient été si l'on veut les précurseurs, mais on reprenait leur schéma sur une base d'une part plus détaillée et d'autre part maintenant volontairement aussi complète que possible et non plus sélective. Le premier auteur du nouveau genre en arabe est Nuwayrī, dans la large fresque historique qu'il donne comme partie intégrante et principale de son Encyclopédie la *Nihāya*²¹. On expose l'histoire dynastie par dynastie, et non plus année par année. Certes cela rend plus difficiles à saisir certains synchronismes, certaines relations, mais tel n'est pas le but, qui est d'avoir une somme, et à cet égard le nouveau plan permet d'utiliser sans combinaison les sources régionales les unes après les autres, et de la même façon qu'elles soient rédigées elles-mêmes selon un plan annalistique ou de façon continue de règne en règne. Peut-être plus tôt encore que Nuwayrī, en Iran, en langue persane, le plus illustre Rashīd ad-dīn avait fait quelque chose de plus vaste encore, en ce sens que, ministre d'un Etat mongol, il avait le sens non plus tant du Dār al-Islām que de l'Humanité en général, et s'était efforcé de joindre à l'histoire musulmane l'histoire des Chinois, des Mongols, des „Francs“, etc. Mais rien ne permet de supposer que Rashīd ad-dīn et Nuwayrī aient entendu parler de l'oeuvre l'un de l'autre. Par la suite leur conception eut d'illustres représentants²², puisqu'elle fut celle d'une part d'Ibn Khaldūn, juxtaposant un exposé de la sorte à son introduction synthétique, d'autre part de plusieurs auteurs iraniens, dont le plus illustre est Mirkhwond. Le premier est le seul occidental à avoir écrit une histoire universelle du monde musulman; mais il finit sa vie en Orient, où il s'était rendu en partie parce qu'il n'aurait pu en Occident achever une telle oeuvre. Le second ignore l'Occident.

¹⁹ *Al-Duwal al-Munqati'a*, éd. A. Fevré, sous presse.

²⁰ Surtout l'auteur inconnu du *Mudjmal at-Tawarikh* persan écrit probablement à Hamadhān vers 1125 (éd. Bahar, Téhéran 1936).

²¹ Dont malheureusement l'édition s'est interrompue au dix-huitième volume, qui entame juste l'histoire, plus longue à elle seule que tout ce que précède.

²² Il faut signaler, un peu en marge, les contributions historiques d'al 'Umārī et de ses successeurs en son genre à son traité de chancellerie *masālik al-absār*.

Quelle est l'explication de cet intérêt pour l'histoire de tous les pays musulmans, alors que le morcellement politique n'est pas moindre qu'en d'autres moments, les empires qui l'interrompent éphémères et toujours limités à une partie du *dār al-islām*? Ceux-ci ont pu tout de même jouer leur rôle, mais non uniquement. Il est possible que les relations avec les Francs, si circonscrit dans la Méditerranée qu'il ait été, ait un peu développé certains aspects de l'idée de la *'umma*. Le nouveau type d'aristocratie militaire pour lequel écrivaient en général nos auteurs y est-il pour quelque chose? Dhahabi et Mirkhwond en sont issus, mais non certes Ibn al-Athīr. Il resterait de toute façon à expliquer la mentalité de cette aristocratie, par des témoignages plus explicites qu'une induction quelque peu subjective. D'une façon plus terre à terre, les contacts entre musulmans ont-ils été plus fréquents ou profonds à la fin du Moyen Age qu'auparavant? Il paraît difficile de le croire, et pourquoi l'effet aurait-il été nul sur la géographie? Un point tout de même à cet égard peut être signalé, qui est l'afflux en Egypte et Syrie de réfugiés tant de l'Occident que de l'Orient, fuyant qui la Reconquista, qui les Mongols; ils apportaient des livres, et sans doute la revendication d'une place pour leur pays d'origine dans l'histoire de la communauté musulmane. Par contre la langue est une cause de gêne dans la documentation. Quelques Persans lettrés savent encore l'arabe, mais bien peu; et aucun Arabe ne sait le persan, pour ne pas parler du ture, qui n'est pas encore une langue historiographique. L'ignorance du persan n'avait pas trop gêné Ibn al-Athīr en un temps où en Iran on écrivait encore pour moitié en arabe. Il n'en va plus de même aux temps mongols. La raison linguistique explique pour une part, encore que non exclusivement, la relative ignorance où l'on est dans les pays arabes et persans même voisins de l'histoire anatolienne avant l'unification ottomane²³.

Tout cela n'est que points d'interrogation, et je n'ai rien expliqué. Le fait du moins est là, qui subsiste, et qu'il faut bien expliquer.

²³ Les historiens ottomans de la grande époque composeront, en langues diverses, des tableaux historiques de toutes les dynasties en y incorporant cette fois ce qu'ils pourront reconstituer des dynasties turcomanes et autres de l'Anatolie préottomane.